



Disponible en ligne sur
SciVerse ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France
EM|consulte
www.em-consulte.com



Communication

Parler du deuil pour éviter de parler de la mort ? La société occidentale face aux changements démographiques et culturels du ^{xxi}^e siècle

Speaking from bereavement instead of speaking from death? Western societies in front of demographic and cultural changes of the 21st century

Marie-Frédérique Bacqué

EA3071, SULISOM, Société française de thanatologie, université de Strasbourg, 12, rue Goethe, 67000 Strasbourg, France

INFO ARTICLE

Mots clés :

Culture
Deuil
Mort
Rites funéraires
Temporalité

R É S U M É

Si le deuil est un phénomène carrefour qui croise la culture et l'affectivité, la part culturelle du deuil s'estompe depuis le début du ^{xx}^e siècle en France. Reste la part affective. On assiste à un renversement de l'expression du deuil. Il y a encore cent ans, l'expression sociale du deuil était majoritaire, le vécu intime restait masqué. Avec les grandes guerres mondiales, la désorganisation des rituels et la perte des croyances en un Dieu protecteur, ce sont les affects du deuil qui sont apparus au premier plan. De collectif, le deuil est devenu solipsiste (référé au moi). La tentative de soigner le deuil s'est développée avec les « progrès » de la médecine et la médicalisation, plus individuelle, des états affectifs. Le deuil le plus fréquent reste pourtant celui de l'épouse âgée qui perd son compagnon. Mais ce deuil banal est peu bruyant ni visible, les médias mettant plus l'accent sur les deuils exceptionnels. Pourtant, d'ici 2050, le nombre de décès va augmenter de 38 % en France, la prospective évoque 750 000 décès par an. Le deuil n'aura donc rien d'exceptionnel. Cependant, les endeuillés montrent un vécu subjectif de la temporalité qui leur fait refuser la longueur indéfinie du travail du deuil. Le deuil d'aujourd'hui est solitaire, même s'il se crie dans un blog, se cherche sur Facebook. Il se pare de l'incongruité de l'événement extrême, en masquant la destinée plus banale de la majorité, que certains aimeraient court-circuiter dans une mort hâtée, salubre et discrète. Rétablir le lien social autour de la mortalité et de la fragilité de l'existence redonnerait au deuil sa place génératrice de solidarités humaines, sa place affective moteur de l'expérience de l'individu, sa place familiale, inscrivant dans l'histoire les modalités d'attachement et d'identification des membres d'une lignée.

© 2012 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

A B S T R A C T

If bereavement is a crossroad phenomenon involving both collective belonging and private attachment, the cultural part in the loss of a kin has progressively been erased since the beginning of the 20th century in France. What remains is the affective dimension. There is a kind of reversal of grief expression in our western societies. One hundred years ago, the social expression of mourning was predominant whereas the intimate expression of grief was hidden behind. But with the two world wars, the disorganization of rituals and the loss of faith in a protective God, the affects came to the forefront. Once collective, bereavement is now solipsist (referred to the self). Faced with a lack of social treatment, bereaved people turn to medicine and try to “cure” their grief. They acclaim “advances” in Medicine and appreciate the individualization in the medicalization of emotional states. On one hand, there is the most frequent bereavement in our societies, which is the loss of their old companions by lonely spouses. But this ordinary loss is cautious and quiet. On the other hand, media are exaggerating exceptional bereavements. But instead of being shared in collective ceremonies, these catastrophic deaths are provoking numbness, even in therapeutic groups and are now included in psychiatry manuals. By 2050, the number of dead people will have increased by 38 % in France. Prospective studies are planning 750,000 dead people in the year of 2050. Bereavement will not be exceptional then. A real demand for

Keywords:

Bereavement
Culture
Death
Funeral rites
Grief
Temporality

Adresse e-mail : mfbacque@club-internet.fr

psychosocial support will certainly develop in the future, far beyond family propositions and community support. Associations with medical expertise are today centered on complicated grieves and propose special follow up in sanitary institutions (where about 70 % of persons die in France). Although bereaved people have a subjective feeling of a too long and uncertain temporality of grief, unusual bereavements draw outpour of grief in blogs or are searched for on Facebook. But grief is frequently lived alone. It seems that common bereavement is a kind of incongruity that many would like to bypass with a hastened death, a discreet and sober disappearing. Restoring social bonds around the mortality and fragility of existence would give back grief its social place in existence as generating human collective solidarity. Mourning would find again its affective role as a driving force behind individual experience and would find again its legitimate place within family lives, passing down from generation to generation the modalities of attachment and of identification to a lineage.

© 2012 Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

« Si la mort n'est pensable ni avant, ni pendant, ni après, quand pourrions-nous la penser ? »

Vladimir Jankélévitch. *La Mort*. Paris: Flammarion; 1966.

1. Introduction

Les sociétés occidentales du ^{xxi}^e siècle sont marquées par une accélération subjective de la temporalité particulièrement sensible grâce aux nouveaux outils de communication. Les étapes de la vie ne devraient guère s'en trouver troublées, mais avec l'augmentation de la longévité, l'expérience de l'attente et de l'ennui s'en trouve péjorée. Le désir de contrôle et de maîtrise du temps constitue une demande forte de nos sociétés ; l'enfance et l'adolescence sont axées sur le devenir-adulte, tandis que le grand vieillissement, le handicap et l'improductivité sont exclus du groupe social. Le temps de l'assimilation psychologique et sociale des passages de la vie, et particulièrement du travail du deuil, semble majorer la souffrance des personnes confrontées à la perte d'un proche. De même, la fin de la vie est souvent rejetée lorsqu'elle excède une période, considérée dans les institutions comme limitée (trois à quatre semaines dans les unités de soins palliatifs françaises).

On voit ainsi fleurir les pathologies anxieuses et refuser des temps de la vie « innocués » : l'absence de stimulation du petit enfant, la retraite, synonyme parfois de mort sociale, le temps du deuil, enfin l'agonie du mourant, sont vécus généralement comme une frustration ou une souffrance inutiles. Les étapes de la vie, rythmées jadis par les rites de passage, ne sont plus marquées comme au début du ^{xx}^e siècle, ainsi, le folkloriste A. Van Gennep [23] relevait dans son tour de France de 1909 pas moins de 19 « passages » dans une vie moyenne. Ce sont bien les points de liaison (rites de passage ou de transition) entre les étapes de la vie qui semblent avoir disparu. En effet, les civilisations humaines ont mis en place, depuis des millénaires et où qu'elles se trouvent, des passages marqués par des rites qui permettaient d'encadrer ces changements biologiques et sociaux [2]. Les rites de transition qui encadrent l'accueil à la naissance, la puberté, l'union lors du mariage, et bien sûr la mort, ont formé jusqu'à présent des moments sacralisés de partage entre les groupes humains pour faciliter l'acceptation de bouleversements radicaux et irréversibles, difficiles pour le sujet. La mort est évidemment l'un des changements les plus violents par son processus irrévocable, mais elle forme celui pour lequel l'accompagnement rituel « tient » le mieux. Ainsi, la baisse des inscriptions religieuses du bébé et de l'enfant autour de sa naissance (rites d'accueil), encore autour de 40 % en France, ne peut pour autant être mise en parallèle avec la faiblesse de l'augmentation des cérémonies funéraires laïques (environ 20 %), [15]. Pourtant, on observe à la fin de l'existence des difficultés liées non pas à celui qui part vers sa destinée de défunt, mais pour les endeuillés qui restent.

Ces difficultés des endeuillés sont manifestes dans les discours cliniques recueillis dans les consultations psychologiques, médi-

cales et psychiatriques [21], mais ce sont les médias qui se font régulièrement porteurs des messages de détresse des endeuillés, en particulier en cas de catastrophe collective. Il persiste, quoi qu'il en soit, une grande ambiguïté dans l'ensemble de ces paroles sur le deuil. Tantôt on se gausse des cellules d'urgence et des psychologues qui y interviennent, tantôt on réproche les médicaments proposés, tantôt, enfin, certains clament « faut-il faire son deuil ? » [8].

2. Un discours polymorphe

Une grande cacophonie marque cet univers où le défaut de « traitement social » du deuil renvoie à un accompagnement médical excessif, tandis que l'approche psychologique est souvent critiquée du fait d'une idéalisation trop importante. Parallèlement à ces expressions variables sur le deuil, la question de la mort semble déplacée dans nos sociétés. Ainsi, le débat sur la fin de la vie se radicalise parfois en deux positions binaires : pour les soins palliatifs jusqu'à la mort, ou au contraire pour une fuite anticipée vers la mort dans l'euthanasie ou le suicide assisté. Les approches humanistes de la fin de la vie et du deuil s'appuient pourtant largement sur les réflexions tirées des études scientifiques et les pratiques acquises depuis les années 1990. Cependant, il est compliqué de voir la mort et le deuil appartenir définitivement à un champ épistémologique. Sciences humaines ou médecine ? Psychologie ou psychiatrie ? Spiritualité ou rationalisme ? Religion ou néo-animisme ?

Mort et deuil se situent à la croisée des chemins entre réflexion philosophique et études empiriques, mais une approche globale et interdisciplinaire semble nécessaire pour comprendre que les discours sur le deuil font en fait écran à un sujet bien plus complexe : celui de la mort de l'homme contemporain. Ainsi, la temporalité du deuil est critiquée, tandis que la médecine moderne achoppe toujours sur la mort. Il existe une demande de contrôle de la mort dans le refus de l'agonie et la mort hâtée, qui toutes deux sont des formes de dysthanasies (modification de la mort naturelle). Mais à ces morts « dérangeantes » qui, dans les pays où sont autorisés suicide assisté et euthanasie, ne concernent qu'environ 1 % des décès, répond le pourcentage majoritaire des morts liées au vieillissement, mais qui restent discrètes [13]. Les morts traumatisantes en revanche sont illustrées constamment par les médias dans des images qui suscitent fascination et répulsion simultanées de la mort.

Mais au total, la propension à la sidération des endeuillés marque, dans un premier temps, l'incapacité d'inclure la mort au sein de leurs représentations. Les complications du deuil se caractérisent par une dépression prolongée et une expérience subjective insoutenable de la souffrance. Les rites funéraires ne semblent plus comme jadis rassurer sur le fait que vivre un deuil soit le plus petit dénominateur commun de l'humanité.

3. À quoi servent les rites ?

Les rites sont sociaux fondamentalement et ont pour vocation de servir le groupe. Pourtant, les rites ont des effets profonds sur

Download English Version:

<https://daneshyari.com/en/article/313871>

Download Persian Version:

<https://daneshyari.com/article/313871>

[Daneshyari.com](https://daneshyari.com)